

ALLEMAND
ÉPREUVE À OPTION
VERSION DE LANGUE VIVANTE ÉTRANGÈRE
ET THÈME

Olivier Baisez, Christine Roger

Coefficient : 3 ; durée : 6 heures

Statistiques. Cette année, 17 candidats ont choisi l'épreuve de version et thème, un chiffre en forte augmentation par rapport à la session de 2016 (ils avaient alors été seulement 12). Peut-être l'épreuve de commentaire composé et court thème effraie-t-elle encore les candidats, davantage que ces exercices plus familiers ? Aucun candidat n'a rendu de copie blanche, et tous ont réussi à terminer la traduction des deux textes proposés. Cette bonne gestion du temps imparti est à saluer. Le jury rappelle qu'il est crucial de prévoir suffisamment de temps pour une relecture attentive avant la fin de l'épreuve.

Le jury a attribué des notes allant de 3 à 19 sur 20. Deux candidats ont obtenu la note excellente de 19/20. Leurs copies contenaient cependant quelques erreurs mineures qui les ont privés de la note maximale. La moyenne de l'épreuve est cette année de 12,03, soit une augmentation sensible de 0,24 points par rapport à l'année 2016.

Dans l'ensemble, ces résultats sont le signe d'une bonne préparation des candidats aux épreuves du concours, dont le jury ne peut que se féliciter. Les exercices de traduction, particulièrement, nécessitent un travail de fond, qui doit être mené avec sérieux et régularité. Les meilleures copies récoltent les fruits d'un tel effort de longue haleine.

VERSION

Cette année, le texte choisi était extrait de *Der geteilte Himmel*, un roman de Christa Wolf paru en 1963. Le paratexte, notamment la date de parution, avait son importance. Cette œuvre a été écrite et publiée peu de temps après la construction du mur de Berlin en août 1961. Les candidats ne sont pas censés savoir que Christa Wolf était citoyenne de la République démocratique allemande, mais le titre du livre pouvait les mettre sur la voie, d'autant plus que l'extrait proposé contenait des indices (« Den Himmel wenigstens können sie nicht zerteilen », l. 20). Il s'agissait de la scène cruciale du roman, dans laquelle Rita et Manfred, les deux personnages principaux, qui formaient jusque-là un couple, se disent adieu, Rita retournant en RDA alors que Manfred reste à l'Ouest.

Le texte était caractérisé par l'alternance de passages descriptifs, narratifs et dialogués, qu'il fallait veiller à bien repérer pour les traiter en conséquence. Le jury insiste sur la nécessité, dans l'exercice de traduction, de se *représenter* ce que dit le texte. C'est particulièrement important dans les passages où il s'agit de situer des personnages ou des objets dans l'espace, ou de décrire des gestes et des déplacements (l. 8-17, l. 24-30).

Le lexique a parfois posé problème à certains candidats : « die abgehetzte Kellnerin » (l. 2) a donné lieu à des traductions fantaisistes, ainsi que certains mots pourtant très concrets, comme « Wolkenschleier » (l. 13), « Steinplatte des Bürgersteigs » (l. 16), « Seitenstrasse » (l. 24), « auseinandergetrieben werden » (l. 28), « vor sich her schieben » (l. 29). Quelques notions abstraites, pourtant courantes, ont été mal traduites également, comme « Trauer » (l. 22) ou « Verzweiflung » (l. 35).

Au-delà des lacunes lexicales, certains candidats ont été manifestement gênés par des constructions syntaxiques caractéristiques de la langue allemande. Par exemple, « sie sah zu, wie er der Kellnerin die Flasche aus der Hand nahm » (l. 1) : ces propositions introduites par « wie » sont en général très bien rendues par des tournures infinitives en français. De la même manière, la comparaison sur le mode de l'irréel (l. 10), « als scheuten sie sich », n'a pas toujours été repérée ni bien traduite.

Evidemment, comme dans tout exercice de traduction de l'allemand vers le français, les temps du passé constituaient une difficulté qui méritait beaucoup d'attention. Dans l'ensemble, ce n'est pas ce qui a posé le plus de difficulté aux candidats, qui sont probablement entraînés à bien choisir entre l'imparfait et le passé simple. Ce dernier temps verbal a d'ailleurs été bien conjugué en général, ce qui est à porter au crédit des candidats.

Autre difficulté classique de la traduction depuis l'allemand : les verbes de modalité. Le « müssen » (l. 1) de la première phrase du texte a souvent été traduit de façon maladroite. Le jury rappelle que « il faut (que) » est souvent une solution adaptée pour traduire ce verbe. Ici, « *être obligé », par exemple, ne convenait pas.

Certaines évidences méritent parfois d'être rappelées, par exemple en matière de ponctuation. Le respect scrupuleux de la ponctuation du texte à traduire n'est pas obligatoire (notamment parce que les règles d'usage de la virgule diffèrent en allemand et en français), mais il est judicieux de n'ajouter ou de supprimer des points que dans les cas où cela se justifie syntaxiquement. Par ailleurs, il faut bien garder à l'esprit que les parenthèses ou les guillemets ouverts devront être refermés.

Le jury rappelle enfin qu'il n'est pas nécessaire de proposer une traduction du titre de l'ouvrage dont le texte est extrait.

Les points difficiles ayant été soulignés, il faut pour finir saluer l'effort des candidats qui sont tout de même assez nombreux à avoir proposé des traductions qui, au moins en partie, associaient une bonne compréhension globale du texte à la correction et la finesse de l'expression.

Proposition de traduction

« Maintenant, il faut que nous buvions du vin, non ? » dit Manfred. Rita fit oui de la tête. Elle le regarda saisir la bouteille que tenait la serveuse débordée et remplir lui-même les verres / se servir lui-même. Le vin était d'un jaune tirant sur le vert, sa robe / couleur annonçait / exprimait déjà son bouquet / ses arômes et son âpre légèreté. Vin de lune, pensa-t-elle, vin de nuit, vin de souvenirs...

« A quoi buvons-nous / trinquons-nous ? » demanda-t-il. Comme elle ne répondait pas, il leva son verre. « A toi. A tes petites erreurs et à leurs lourdes conséquences. »

« Je ne bois / trinque à rien du tout », dit-elle. Elle ne buvait / trinquait plus à rien (du tout).

Une fois la bouteille vidée, ils quittèrent le café [...]. Ils descendirent la rue jusqu'à une grande place ronde qui, située à l'écart de la circulation, était presque déserte / très peu fréquentée à cette heure. Ils restèrent en bordure de la place, comme s'ils craignaient d'en troubler le calme. Une coloration / lumière singulière qui la baignait, composée de plusieurs teintes mêlées, leur fit lever les yeux. Juste au-dessus d'eux, traversant d'un bord à l'autre la grande place, passait la frontière entre ciel diurne et ciel nocturne. Des voiles nuageux s'étiraient / s'étendaient de la moitié déjà plongée dans la nuit grise à la partie encore éclairée / encore baignée de la clarté du jour et qui s'estompait en couleurs irréelles / nuances vaporeuses / d'un autre monde. En-dessous – ou était-ce au-dessus ? –, (c'était / il y avait) du vert bouteille, et même, aux endroits les plus profonds, un reste de bleu. Le petit coin de terre où ils se tenaient – une dalle de trottoir en pierre d'un mètre carré tout au plus – (se) tournait vers la nuit.

Autrefois, avant de se quitter, les amants cherchaient une étoile où leurs regards pourraient se rencontrer le soir. Et nous, que devrions-nous chercher ?

« Le ciel, au moins, ils ne peuvent pas le diviser », dit Manfred d'un ton sarcastique.

Le ciel ? Toute cette voûte d'espoir et de désir, d'amour et de peine ?

« Si », dit-elle doucement. « C'est le ciel qui se divise en premier ».

La gare était proche. Ils empruntèrent une étroite rue (adjacente) qui débouchait sur elle / et se retrouvèrent devant le bâtiment. Manfred s'arrêta. « Ta valise ! » Il comprit qu'elle ne retournerait pas en arrière. « Je te l'enverrai. » Tout ce dont elle avait besoin était dans son sac à main.

Ils se retrouvèrent / furent pris dans la cohue de l'heure de pointe. Ils étaient poussés, bousculés, séparés l'un de l'autre. Il devait la retenir pour ne pas déjà la perdre. D'une main, il serrait légèrement son bras et la poussait devant lui. Aucun d'eux ne put voir le visage de l'autre jusqu'à ce qu'ils se fussent arrêtés / jusqu'au moment où ils s'arrêtèrent dans le hall de la gare.

Ce qui n'avait pas été décidé maintenant, ne pouvait plus l'être.

Ce qui n'avait pas été dit maintenant, ne pouvait plus l'être. Ce qu'ils ne savaient pas maintenant l'un de l'autre, ils ne pourraient plus l'apprendre.

Il leur restait seulement ce pâle instant en apesanteur, qui n'était plus teinté d'espoir et pas encore teinté de désespoir / que l'espoir ne teintait plus et que le désespoir ne teintait pas encore.

THÈME

Le texte du thème était tiré de *L'Horizon*, un roman de Patrick Modiano paru en 2010 et qui, comme la plupart des œuvres de l'auteur, explore les labyrinthes de la mémoire et du passé. L'extrait est un voyage immobile à travers les strates du souvenir, dont on ne saisit que des bribes qui se succèdent selon un principe d'association.

Cet extrait présentait des difficultés grammaticales et stylistiques diverses, dont des changements de temps verbaux (l. 6, l. 10, l. 13), auxquels il fallait se montrer attentif. La progression par association du texte nécessitait aussi de veiller soigneusement à la cohérence des choix pronominaux, ainsi qu'au marquage des groupes nominaux dans les appositions.

Malgré une maîtrise globalement satisfaisante de la déclinaison, le système de rection casuelle et prépositionnelle reste une grande source d'erreurs pour beaucoup de candidats, tout comme le genre et le pluriel des substantifs. On note un nombre important de barbarismes, dont beaucoup cependant sont dus à des tentatives louables de proposer une solution de traduction face à un point difficile (« trèfle à quatre feuilles », par exemple, traduit par « *Vierblätterpflanze »). Il est peut-être bon de rappeler qu'il peut s'avérer pertinent de chercher un hypéronyme plus facile : un trèfle à quatre feuilles étant un porte-bonheur, « Glücksbringer » aurait été une proposition inexacte mais moins erronée qu'un barbarisme approximatif.

Quelques archaïsmes surprenants sont à relever dans certaines copies, comme l'utilisation de la forme « ward » au lieu de « wurde ».

L'expression « le seul souvenir qui lui reste de sa mère » a posé problème à bon nombre de candidats, l'adjectif « einzig » étant souvent confondu avec d'autres dérivés et composés à partir de « ein », par exemple « einzigartig ».

La phrase courant sur les lignes 6 à 9 est celle que les candidats ont eu le plus de mal à traduire. Le groupe nominal « monticule de gravats » a donné lieu tantôt à des propositions très erronées, tantôt à des solutions de traduction simples et intelligentes, et parfois aux deux à la fois, comme dans « *Peile [anglicisme] zertrümmerter Steine ». « Tout l'après-midi » est une expression courante dont on peut attendre que tous les candidats sachent la traduire.

« Regarder passer les avions qui se succèdent à une cadence rapide et atterrissent un peu plus loin » était nettement plus difficile. La phrase en question présentait la difficulté de contenir trois actions distinctes, dont deux dans une proposition relative, et qui, surtout, ne pouvaient pas être traduites mot à mot : « regarder passer les avions qui se succèdent » nécessitait l'ajout du verbe « vorbeifliegen » ou « hinwegfliegen » et permettait de se passer d'une traduction verbale pour « succéder » (bien que « aufeinanderfolgen » eût été possible). Même la locution adverbiale « un peu plus loin » a été fréquemment mal rendue, voire a fait l'objet de contresens (« immer ferner »).

Proposition de traduction

Ihr Leben... wenn sie nicht (ein)schlafen konnte, in ihrem Zimmer im Hotel Sévigné, tauchten Bruchstücke von Erinnerungen in ihr auf und ihr war, als reiste sie in einem Nachtzug / rief sie sich flüchtige Ereignisse ins Gedächtnis zurück und hatte den Eindruck, als würde sie im Nachtzug reisen.

Die ruckartigen Bewegungen des Wagons entsprachen dem / passten gut zum Rhythmus ihres Lebens. Sie drückte die Stirn an das Fenster ihres Abteils. Die Dämmerung / Dunkelheit, und dann und wann die einsamen / verlassenen Gleise eines Bahnhofs, durch den man fuhr, auf einem Schild der Name einer Stadt als Orientierungspunkt, das Schwarz(e) in einem / eines Tunnels...

Berlin. Sie hatte kaum Erinnerungen an Berlin. Sie steht mit anderen Kindern auf einem Schutthaufen, gegenüber liegen Gebäude in Trümmern / den zertrümmerten Gebäuden gegenüber, und sie schauen den ganzen Nachmittag (lang) den Flugzeugen zu, die in kurzen Abständen vorbeifliegen / über sie hinwegfliegen und etwas weiter weg landen.

Wenn sie auf Deutsch träumt, (dann) hört sie ein Lied, das vom Landwehrkanal erzählt und ihr Angst machte / einflößte...Lange Zeit hat sie ein altes, im Krieg gedrucktes Buch aufbewahrt, *Vom Winde verweht*. Darin hatte sie eine Karteikarte / einen Zettel entdeckt, der als Lesezeichen diente, mit dem Briefkopf der Firma Argus Motoren, Graf-Roedern-Alle, Berlin – Reinickendorf, und worauf / auf dem der Name ihrer Mutter stand : Le Coz, Geneviève, geboren in Brest. Französin.

Die Karte /Den Zettel hat sie immer noch, das einzig verbliebene Andenken an ihre Mutter. Es kommt vor, dass einem (schon) nach wenigen Tagen ein Gegenstand abhandenkommt, das einem viel bedeutet / an dem man sehr hängt: vierblättriges Kleeblatt, Liebesbrief, Teddy / Plüschbär, während andere Gegenstände einen jahrelang beharrlich und ungefragt verfolgen. Wähnt man sie endlich los zu sein / Wenn man sie endlich los zu sein glaubt, (dann) tauchen sie ganz unten / hinten in einer Schublade wieder auf.